

# MICHELET, QUINET, ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE...

Le nouveau volume de Madame Edgar Quinet: *Cinquante ans d'amitié: Michelet-Quinet (1)*, mérite à tous égards d'être signalé à nos lecteurs. Avec des documents inédits fort intéressants, on y trouvera, entre autres choses, des jugements sur Michelet contenant plus d'une vérité qui n'avait pas été dite encore, du moins de cette façon. Madame Quinet, qui «*chérissait Michelet et lui portait un vrai culte*» (p.319), et pour laquelle il n'a pas cessé d'être un «*maître vénéré*» (p.190), met en pleine lumière les qualités éminentes du lyrique passionné que fut l'auteur de l'*Histoire de France* et de l'*Amour*, du magicien puissant qui fit vivre d'une vie fantastique tout un peuple d'ombres transfigurées, du poète qui célébra les fêtes sublimes de la Révolution et l'idéal de justice et de fraternité rêvé par les hommes de la grande époque. Mais elle a su tout voir, et elle n'omet aucun des traits caractéristiques de cette physionomie originale; elle note, par exemple, - et comme c'est finement observé et finement dit! - que Michelet «*avait le don de la pitié très grande, très humaine, mais plutôt confinée dans le domaine de l'histoire; il s'indignait bien plus des atrocités des treizième et quatorzième siècles que de celles qui se passaient sous ses yeux; il était républicain dans l'histoire*» (p.185) et encore «*L'esprit de Michelet était un microscope braqué sur des objets dont la petitesse échappe à la vue ordinaire*», il «*aimait le bizarre*» en toutes choses, il était «*frappé par un détail qui avait échappé à tout le monde*», et auquel, l'ayant découvert, il attachait une importance outrée (p. 184.); - et ceci surtout, où maint lecteur retrouvera l'impression que donnent certaines pages de l'*Histoire de la Révolution française*: «*Le souci de la réalité était la moindre préoccupation historique de Michelet. C'est par la puissance d'évocation d'un magicien qu'il entrevoyait les hommes, les événements, ne prenant plus aucun souci des pièces de conviction qui établissent ou démentent les affirmations. Il possédait magistralement l'érudition et la dédaignait, l'estimant inférieure à son système d'évocation*» (p.187). N'est-ce pas que c'est bien cela? Voici un dernier trait qui vaut aussi qu'on le relève, car, sous une forme légère, il laisse entrevoir le fond de l'homme «*Toujours préoccupé de ses idées intérieures, il disait en riant (c'était à Veytaux) qu'il se faisait un devoir de ne pas écouter quand on lui parlait. De même, il affirmait qu'il ne lisait jamais*» (p.183.)

Forcément, le livre, par endroits, tourne au parallèle entre Quinet et Michelet et ce parallèle met en relief certains côtés trop peu connus de la noble figure de l'auteur d'*Ahasvérus* et de *Merlin*. Madame Quinet montre très bien comment, des deux amis, c'est Edgar Quinet qui fut l'homme d'action, qui entraîna Michelet à sa suite, tandis que tant de gens mal informés croient le contraire. «*Grâce à vingt ans d'exil, il s'est établi une véritable légende; on a dépouillé le proscrit de tous ses titres acquis au Collège de France, son caractère militant, son initiative de l'enseignement laïque; on a reporté tous ces titres sur Michelet, qui n'en avait pas besoin*» (p. 146). Ce fut toujours Quinet qui prit l'initiative des hardiesses; on le savait bien, à l'époque: aussi c'est son cours qui fut fermé en 1846, c'est lui qui fut banni en 1851. En 1831, Quinet écrit sa fameuse brochure, *L'Allemagne et la Révolution*; Michelet fait tout ce qu'il peut pour détourner son ami de la publier. Le 24 février 1848, Quinet prend son fusil et marche avec les insurgés contre les Tuileries; il fut ensuite chef de légion de la garde nationale et représentant du peuple; Michelet, quoique très heureux de la proclamation de la République, ne prit aucune part à la révolution, et refusa la candidature. Vers la fin de l'Empire, Quinet, irréconciliable, déplore l'abaissement des consciences, ne cesse de s'indigner et de prédire une catastrophe, fait une campagne ardente contre le plébiscite; tandis que, dans ses conversations à Veytaux avec son ami, Michelet, à moitié converti à l'Empire libéral, «*trouvait toujours quelque excuse ingénieuse à opposer par exemple, les chemins vicinaux qui transformaient la France, le progrès des paysans qui lisaient Boileau, etc.*» (p.308).

Quinet, on le sait, fut un novateur en plus d'un domaine. Il signala le premier, en 1831, les vieilles

(1) Paris, Armand Colin, sans date (1899), in-12 de 370 pages.

épopées françaises du douzième siècle. Il atteignit les plus hauts sommets de l'art dans cet *Ahasvérus* (1834) qui faisait dire à Lamartine: «*On nous broierait tous dans un mortier que nous ne fournirions pas la quantité de poésie qu'il y a dans cet homme*», et à Henri Heine (dans Lutèce): «*Il n'y a pas trois poètes en Europe qui aient l'imagination de Quinet*». Dans l'*Histoire de la campagne de 1815* (1861), il montra qu'il n'était pas nécessaire d'être un général pour s'initier aux mystères de la tactique. Dans la *Création* (1869), il entreprit «*d'établir les rapports de la conception nouvelle de la nature avec l'histoire, les arts, les lettres, l'économie sociale et la philosophie*». Enfin, le premier, dans un tout petit livre qui fut un acte, la *Philosophie de l'histoire de France* (1855), il réfuta la thèse qu'avait soutenue toute l'école historique de la première moitié du siècle: l'utilité du despotisme pour établir la liberté.

Je me reprocherais de ne pas citer ce que Michelet écrit à Quinet après avoir lu la *Philosophie de l'histoire de France*: «*Ceci est une révolution, et celle que nous avons tous dans le cœur. Voici Thierry, Guizot, Buchez sur le carreau. Moi-même et tous, nous avons plus ou moins erré, sauf à échapper plus ou moins au mauvais système, selon que nous avons en nous la réclamation de la vie. Les conséquences seront incalculables (3 mars 1855.). Vous avez porté un coup terrible. Augustin Thierry est bouleversé. Il perce l'air de ses cris. Lui seul est digne de sentir et d'apprécier la profondeur du coup. Les autres, bien plus blessés peut-être, feront moins de bruit*» (28 mai 1855.).

Un point particulièrement intéressant pour nous, c'est de savoir ce que Quinet pensait de l'*Histoire de la Révolution française* de Michelet, et comment Michelet, d'autre part, jugeait la *Révolution*, publiée par Quinet en 1868. Il y eut entre eux une divergence profonde sur un point capital la question religieuse et cette divergence fit passer même un nuage, bientôt dissipé, sur leur longue et fidèle amitié.

Le 17 septembre 1853, en recevant le dernier volume de l'*Histoire de la Révolution française*, Quinet avait écrit à son ami une lettre très remarquable, où se trouvent ces mots:

*“Je pense depuis longtemps que la seule chance de salut est de délivrer la France de la religion du moyen âge et que pour cela il faudra une volonté semblable à celle qui, vers la fin de l'antiquité, a fermé par un décret de trois lignes les temples du paganisme dans toute l'étendue de l'empire. Je le pense encore; je crois encore que les temples de cette autre antiquité, que nous voyons se survivre, ne se fermeront pas d'eux-mêmes et sans qu'on les aide; mais j'avoue que votre livre me donne beaucoup à songer” (2).*

Quinet voulait donc la destruction du catholicisme, et il regrettait que la Révolution eût échoué dans cette entreprise, ou plutôt, à l'en croire, ne l'eût pas tentée; mais il la voulait au profit d'une autre forme du christianisme, le protestantisme, qu'il regardait comme la religion des nations libres.

Michelet, lui, est l'adversaire non du catholicisme seulement, mais du christianisme. La mort du christianisme, la mort du passé, est nécessaire, dit-il et c'est pour cela qu'il approuve la tentative de Cloots et de Chaumette. «*Le culte de la déesse Raison, dit madame Quinet, est une des questions que l'historien de la Révolution avait le plus à cœur, celle où il ne supportait pas la contradiction*». (p.213.)

Quinet avait dit, dans son livre *la Révolution*: «*L'ardeur des iconoclastes fut peut-être seul mouvement où le peuple ait pris l'initiative*» (3) (t.II, p.360). «*Le culte de la Raison excita un moment la curiosité populaire, qui manqua toujours au culte de l'Etre-suprême. Celui-ci, triste, sec, officiel, ne devait se maintenir que par la crainte (4); l'autre figurait au moins le plaisir*» (ibid. p.357). «*Une pierre brute, un bois vermoulu auraient eu sur les imaginations cent fois plus de prise qu'une actrice qui se dépouillait, une heure après, de sa divinité*» (5) (ibid., p.355.). «*La pacification (de la Vendée) n'est devenue réelle que lorsqu'on a accordé aux Vendéens ce qu'ils demandaient, l'ancien régime dans la religion. Les révolutionnaires n'obtinrent un triomphe apparent (en Vendée) qu'en renonçant à leurs propres idées*

(2) Madame Quinet s'est bornée à faire allusion à cette lettre, sans la reproduire. On en trouve le texte dans les *Lettres d'exil*, t. 1er, p.57.

(3) Cette remarque est très exacte le mouvement contre les cultes fut un mouvement essentiellement populaire et spontané, l'étude critique des faits le démontre.

(4) La prévention aveugle ici Quinet. Quelque antipathie qu'en puisse avoir pour les idées religieuses et politiques de Robespierre, il est impossible, à moins d'y apporter un parti-pris peu philosophique, de ne pas constater que la fête du 20 prairial n'eut rien de *triste* ni de *sec*, et qu'elle excita un enthousiasme universel.

*pour se plier à celles de leurs adversaires, ce qui semble marquer que le catholicisme n'aurait pu être vaincu que par une autre forme du christianisme» (ibid., pages 255-256.) «Dans la loi, liberté des cultes; dans la réalité, interdiction de tous les cultes. D'où il est résulté que, sans pouvoir s'appuyer d'aucune Eglise, la Révolution les a eues toutes également contre elle». (t. 1er, p. 237.)*

A propos de ces divers passages. Michelet, le 8 mai 1866, écrit ce qui suit à Quinet:

*«Entre vos sévérités parfois excessives pour les nôtres, une m'a été pénible c'est le passage où vous dites que le seul mouvement où le peuple ait pris l'initiative, le culte de la Raison, organisé par le stoïcien Romme et par les mathématiciens auteurs du calendrier, «ne figurait que le plaisir». Pourquoi une personne vivante, belle, austère, telle que j'ai vu de ces Raisons qui vivaient encore dans mon enfance, pourquoi eût-elle eu moins de prix, moins de dignité symbolique qu'un bois vermoulu? Je n'accepte pas non plus que le catholicisme n'eût pu être vaincu que par une autre forme chrétienne. «La Révolution ne put s'appuyer d'aucune Eglise», mais pourquoi? Parce qu'elle était une Eglise» (p.302.).*

Et en 1869, Quinet lui ayant objecté: *«Je ne vois pas les dissidences dont vous parlez sur la religion et la politique; la religion de la nature est bien vaste, elle a plus d'une chapelle»*, Michelet répond par cette lettre décisive:

*“Mon cœur est immuable pour vous. Nos dissidences n'y feront rien; n'en doutez jamais. Sur la Révolution, nous différons. En quoi? Surtout en ce que je vous marquais en 1866. Vous avez sans nul doute conservé cette lettre. Elle parlait du culte de la Révolution, non chrétien. C'est le point capital, sans parler des nuances politiques. Celle-ci n'est pas moins que le christianisme, que vous gardez, que je supprime. L'épaisseur du christianisme, rien de plus, rien de moins; à travers, nous nous entendons. Je vous serre la main, et de cœur”. (p. 325.)*

C'est un beau spectacle que de voir ces grands esprits, également épris de vérité, constater à la fois ce qui les sépare et ce qui les unit, maintenir chacun leur conviction irréductible sans cesser de s'aimer.

Madame Quinet a dignement rempli le programme qu'elle s'était tracé: raconter *«la Grande Amitié qui unit Edgar Quinet et Michelet pendant cinquante ans»*. Qu'elle soit remerciée pour ce livre de sincérité généreuse et de foi en l'avenir.

**James GUILLAUME.**

-----

(5) Les révolutionnaires parisiens, Chaumette, Momoro et leur amis, le savaient bien, et c'est à bon escient (voir ci-dessus, *“La déesse de la liberté à Notre-Dame”*, l'extrait d'un article de Momoro dans les Révolutions de Paris) qu'ils avaient substitué une *femme vivante* à une statue: ils voulaient précisément éviter le risque de remplacer une idolâtrie par une autre. Comment Quinet peut-il leur en faire un grief ?